

VOYAGE AU KARABAKH

Aka Mortchiladze

VOYAGE AU KARABAKH

*Traduit du géorgien
par Alexander Bainbridge et Khatouna Kapanadzé*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : მოგზაურობა ყარაბაღში

© Bakur Sulakauri Publishing, 2017

© 2025, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-088-6

Introduction à la deuxième édition

J'ai écrit ce livre il y a douze ans, et c'est en fait le premier que j'ai commencé et véritablement terminé. Il a, jusqu'ici, été publié une seule et unique fois, à compte d'auteur, il y a onze ans, avec tout son lot d'histoires drôles – enfin, si l'on trouve qu'il y avait véritablement quelque chose d'amusant à cette époque-là ! Tant d'exemplaires ont été imprimés à l'époque qu'un an plus tard, ne sachant plus quoi en faire, nous nous sommes retrouvés à les jeter en masse par la fenêtre directement dans la benne d'un camion.

Très franchement, je n'ai pas feuilleté le livre depuis. Je viens d'en lire une page et demie, juste là, avant de m'arrêter. En général, j'ai toujours eu du mal à lire mes propres livres. Je me rappelle toutefois plus ou moins des événements qui figurent dans celui-ci, puisque certains passages (mais pas le roman lui-même) sont basés sur des histoires vraies que je n'ai jamais oubliées.

Les personnages de mon livre jurent beaucoup, et je me souviens très bien de ça, aussi. Cette histoire contient beaucoup de gros mots, d'agressivité et de sales histoires, et malheureusement rien n'a disparu depuis. Le

personnage principal n'arrête pas d'insulter les Géorgiens, les Arméniens et les Azéris, ainsi que les Russes, et en général tous ceux qu'il croise.

Il ignore malheureusement tout de la vie. Et moi-même, quand j'ai écrit ce livre, je n'étais pas vraiment un citoyen particulièrement éduqué non plus. Mais j'avais au moins compris que chez les gens, l'agressivité vient d'un vide intérieur, de leur ignorance, de leur arrogance. Je n'y avais pas beaucoup réfléchi durant la rédaction, mais mon personnage principal ne fait que jurer et insulter les gens. Plus tard, il essaie de comprendre certaines choses, mais c'est là que ses problèmes commencent, puisqu'il est au fond quelque'un d'honnête.

Quand j'ai écrit ce livre, l'Union soviétique venait de s'écrouler. Publiquement, on nous répétait que nous étions tous des frères, mais en réalité tout le monde se détestait. Enfin, peut-être qu'ils nous aimaient un peu, et nous aussi, mais la haine et la méfiance s'étaient déjà établies. Les gens et les pays ne se reconnaissaient plus, et leurs interactions se basaient sur des règles bizarres et complètement fausses. Un peu plus tard, les gens et les pays ont commencé à se faire la guerre, à se battre entre eux, puisqu'ils ne savaient rien des autres – et c'est ça, la raison pour laquelle ils se détestaient. C'était vraiment difficile d'apprendre à se connaître, les uns et les autres, en si peu de temps. Pas facile de le faire quand on n'a jamais rien appris, et qu'on ne fait jamais confiance aux autres, pas vrai ?

Le personnage principal du livre est constamment en train d'insulter son père et tous les autres membres de sa « caste ». Ce garçon ne sait rien, mais il lui arrive quelque chose dans la vie, et à cause de cette histoire, il perd contre son père. Il comprend qu'il veut être libre, mais il ne sait pas comment s'y prendre pour vraiment le devenir. Il croit s'être libéré de sa captivité, comme un homme, comme un vrai mec du Caucase, par la force, avec un fusil, et par une audace inutile. Mais en même

temps, il n'est pas prisonnier – ni des soldats avec qui il se retrouve ni de sa ville, Tbilissi, qui l'a torturé avec ses règles informelles et tous ses mensonges. Il ne sait tout simplement pas que le monde est bien plus vaste que le sien, et qu'on peut aller où on veut, sans même dire au revoir, avec ses pieds, ou tout simplement avec son esprit.

Voilà pourquoi c'est la violence, l'agressivité qui finiront par l'achever. Moi, je pense qu'ils l'achèvent, mais c'est à vous de juger par vous-mêmes.

À mon avis, là où la religion existe vraiment, il n'y a pas de conflit entre les générations, entre les pères et leurs fils. Je me rappelle un mec dans la rue qui a fait descendre un prêtre de sa voiture à coups de pied parce qu'il lui avait dit que le jazz, c'était une musique d'hérétiques. Cette histoire n'a pas disparu en soi, et continue assez bruyamment d'ailleurs. Autre part dans ce livre, un artiste alcoolique qui vit dans un village rempli de soldats donne un fusil à canon scié au personnage principal, qui décide de s'enfuir de ce village où il a fini par hasard, et où il se sent prisonnier. Je doute qu'un truc pareil aurait vraiment pu se passer, mais le fait est que, pour cet artiste aussi, le monde est très petit et compact, et il ne sait tout simplement pas qu'il existe peut-être d'autres voies que celle des armes et de la violence.

En général, maintenant que j'y pense, ce livre contient beaucoup de passages naïfs, mais certains sont également très honnêtes.

Et ce roman n'aurait pas pu éviter toute cette agressivité, puisqu'il a été écrit entre les guerres de Tbilissi¹

1. En décembre 1991 et janvier 1992, le centre-ville de Tbilissi a été la scène de très violents affrontements lorsque deux groupes paramilitaires se sont alliés pour renverser le président Gamsakhourdia. Après sa fuite, l'État est tombé aux mains des deux « seigneurs de guerre » Kitovani et Iosseliani. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

et d'Abkhazie¹, durant la dernière phase de la guerre à Tskhinvali². Dans l'histoire qui se passe à Batoumi, une fille se retrouve dans un mariage forcé. Elle n'est pas simplement malheureuse, elle est aussi agressive. Lorsqu'on est agressif, tout devient flou, on voit tout de la même couleur, tandis que tout n'est pas pareil. Comme quelqu'un le dit dans un de ces vieux films, on peut toujours choisir, mais le truc, c'est que parfois on *n'ose pas* choisir ; et puis on se fâche avec tout le monde. Je crois que ce livre parle de ça, aussi.

Si je me souviens bien, je voulais écrire une histoire un peu « à la conte de fées » sur les joyeuses aventures de deux jeunes des quartiers de Vake et de Vera à Tbilissi, mais je ne savais pas du tout comment écrire un livre, et je n'ai pas réussi à choisir le bon ton. Dès les premières pages, tellement d'agressivité s'est déversée sur le papier que je n'ai pas pu écrire mon histoire d'une voix douce. C'était tout simplement impossible, alors j'ai arrêté d'essayer et j'ai continué comme j'avais commencé. Dans la vie, ça se passe parfois vraiment comme ça.

Maintenant, toutes les guerres dans le Caucase se sont arrêtées³, et cette histoire, avec sa suite de défaites,

1. La guerre d'Abkhazie (d'août 1992 à septembre 1993), lors de laquelle la Géorgie a cherché à empêcher l'Abkhazie de faire sécession et à y réimposer son autorité, s'est soldée par une défaite géorgienne face à des formations abkhazes massivement soutenues par la Russie.

2. « Capitale » de l'Ossétie du Sud, minuscule république auto-proclamée au nord de Tbilissi, violemment contestée depuis la chute de l'URSS par la Géorgie d'une part, et les Ossètes locaux (soutenus par la Russie) de l'autre. L'auteur fait ici référence aux violents combats qui y ont eu lieu en 1991-1992, lorsque le gouvernement géorgien de l'époque a tenté, en vain, d'empêcher l'Ossétie du Sud de faire sécession. Les conflits en Abkhazie et en Ossétie du Sud sont restés « gelés » jusqu'à nos jours (février 2025).

3. Depuis la chute de l'URSS, la région du Caucase a connu de nombreux conflits, principalement ethniques ou des guerres d'indépendance – notamment en Tchétchénie, en Géorgie (Abkhazie

d'évasions, d'évitements, de stupidité et de puanteur, aurait pu être écrite différemment. Tous les garçons qui figurent dans ce livre ont depuis beaucoup appris sur le monde et sur la liberté, tout comme les filles et leurs pères, d'ailleurs. Leurs pères sont maintenant des grands-pères, mais il me semble qu'ils sont restés plus coriaces que la génération de leurs fils. À leur époque, ils ont mis un peu d'ordre, ont érigé des barrières, ont introduit quelques règles. Ces règles leur ont servi, bien sûr, mais elles ne valent rien pour la génération de leurs fils, car pour ces derniers le monde s'est rétréci à cause de tous ces conflits, armés et désarmés, honorables et éhontés.

Très franchement, j'ignore pourquoi ce livre est aujourd'hui republié. J'en ai fini avec tout ce qu'il contient depuis longtemps, et je ne sais pas vraiment pourquoi je suis en train d'écrire cette nouvelle introduction. Cet ouvrage a déjà douze ans, mais malgré les demandes répétées de la maison d'édition Sulakauri, qui veut que je le mette à jour, je n'ai aucune envie de le relire. Je préfère encore écrire ces quelques pages supplémentaires.

Je crois toujours que ce livre, qui raconte une banale histoire d'amour entre un jeune homme de Tbilissi et une prostituée, une évasion réussie (avec des scènes dignes d'un film d'action), des moments de vie quotidienne dans un village ravagé par la guerre, ainsi que deux ou trois autres choses, que tout ce livre parle finalement d'un homme, d'un homme honnête mais malchanceux, les mains liées par son ignorance, quelqu'un qui ne savait pas grand-chose du monde autour de lui, mais qui a réussi à comprendre ce qui n'allait pas, ce qui ne fonctionnait pas, et qui s'est battu pour s'en sortir et s'en échapper.

et Ossétie du Sud), et bien sûr au Karabakh entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Quasiment tous ces conflits persistent encore, et ceux au Karabakh et en Ossétie du Sud se sont embrasés à nouveau depuis qu'Aka Mortchiladze a écrit cette préface en 2004.

Mais je ne vais pas vous mentir, vous dire que j'ai pensé à tout ça à l'époque, quand j'écrivais. Ce que j'ai vraiment compris en rédigeant cette histoire, c'est que ce déferlement d'agressivité sans limites a bien dû venir de quelque part. Mais je n'ai même pas essayé d'identifier ses origines. Je n'en étais même pas capable.

Ce que je peux vous dire, en revanche, c'est que cette agressivité s'est nourrie de tous les verrous et de toutes les serrures, des murs et des hautes clôtures, des portes et des fenêtres barrées et obturées, des coffres et des malles cadenassées, des couloirs obscurs et des caves oubliées... et de rien d'autre.

Aka MORTCHILADZE,
30 mars 2004.

1.

Tout a commencé en février, là, vers la fin du mois.

C'était la guerre, ou un truc du genre, quand le président Zviad Gamsakhourdia s'est enfui, chassé par la Garde nationale et les paramilitaires, et puis...

Et puis on s'en fout. Ce genre d'histoire, ça ne m'a jamais intéressé, et maintenant encore moins. On était fin février, et Gogliko avait commencé à me prendre la tête, en me disant qu'Atchiko Kipiani voulait qu'on aille lui acheter de la came en Azerbaïdjan... Mais moi, je n'en avais rien à foutre, ça me soulait d'y aller, surtout en hiver, je n'avais aucune envie de bouger. Et puis pourquoi j'y serais allé ? Je n'avais même pas d'essence ! Mais Gogliko n'a pas lâché l'affaire, il me disait tout le temps que moi, j'avais toujours du bol, que je nous porterais chance, qu'on devait y aller, et qu'on aurait de quoi se défoncer gratuitement jusqu'à l'automne, et ainsi de suite.

Mais je ne voulais pas. Je n'en avais plus tellement envie, de toute cette merde, je n'avais plus vraiment envie de me défoncer. Ça me manquait, oui, un peu, mais quatre ou cinq fois par an, pas plus.

– Vas-y, fais pas le relou, Gio ! Emmène-moi, merde...
– Mais lâche-moi, putain ! Pourquoi tu veux toujours que je t’emmène ? Vas-y toi-même, et ramènes-en, toi, de la came ! Et puis tu pourras dire à tout le monde que t’es parti à Gandja¹ tout seul et que t’as ramené plein de matos !

Et à chaque fois, il faisait comme s’il laissait tomber. Ce bâtard de Gogliko ! Lui qui, en général, n’arrivait même pas à parler correctement.

Puis un soir il s’est barré avant de revenir avec ce Kipiani. Le mec était énorme, comme un bison, on aurait pu mettre deux ceintures autour de sa taille, et il passait son temps à jouer avec un chapelet. Il était venu me parler :

– Gio, mon frère, viens là, écoute-moi. Tu sais bien que je dois du pognon à la moitié de tous ces Tatares, flics ou dealers, non ? Toi, t’es l’ami de Gogliko, et tu es donc mon ami à moi, aussi... Allez, vous n’en aurez que pour deux jours... Et je paierai pour tout...

Et c’est toujours comme ça. On ne lui refuse jamais rien.

J’ai parlé essence. En d’autres termes, j’avais décidé d’y aller.

– De l’essence, il y en a plein là-bas, après la frontière ! Entre-temps, je peux vous en donner vingt litres.

C’est mon père qui m’a offert ma bagnole. Selon lui, j’aurais dû la pousser moi-même, à pied, jusqu’au pont Rouge², et puis encore plus loin. Pas de problème de bagnole, donc, mais les vingt litres de Kipiani, ils auraient à peine suffi pour nous faire sortir de la ville. Alors j’ai pris ma caisse et je suis allé voir mon père.

*

1. Ville d’Azerbaïdjan dont le nom est une pure coïncidence.

2. Le « pont Rouge », au sud-est de Tbilissi, est le principal point de passage entre la Géorgie et l’Azerbaïdjan.

Je suis monté dans son appartement. Nana était à la maison, et Irakli aussi. Il regardait un film de Schwarzenegger, enfoui dans le fauteuil. Je suis allé l'embrasser. Il avait les yeux rivés sur l'écran, un fusil d'assaut à la main. C'était un jouet, bien sûr. Irakli, c'est mon frère. Il a cinq ans. Nana, c'est la femme de mon père. Il ne l'a pas épousée jusqu'à mes dix-huit ans. Mais je me souviens que, quand j'étais petit, il la ramenait chez nous à la maison. Puis il m'a laissé dans l'appart sur la rue Kavsadze et il a déménagé pour vivre avec Nana. Mon père a cinquante-trois ans, et Nana trente-cinq. Comparée à lui, c'est carrément une gamine. Comme le dit Douda, elle a su gérer mon père Tengviz et ses millions avec beaucoup de talent, et c'est grâce à elle que moi je peux faire des virées dans la Jigouli¹. Irakli a les yeux de Nana, doux et mystérieux.

Mon père, c'est un de ces types toujours verts de Tbilissi, un de ces mecs qui donnent de l'argent à tout le monde et crie bien fort que, s'ils ne sont pas d'accord, ils peuvent aller se faire foutre. Il y a tout un clan de ces mecs-là, une vraie mafia. « On ne va quand même pas laisser ces putes gouverner la ville ! » Il était comme ça. Il passait toutes ses journées avec ses potes, mais il rentrait toujours dormir à la maison. Là, il n'était pas chez lui.

– Il est où ?

– Au barrage, a dit Nana en soupirant.

– Au barrage ? Quel barrage ?

– Là, en bas. Ils arrêtent les voitures la nuit. S'ils trouvent des armes, ils les confisquent.

J'ai éclaté de rire.

– Il a rejoint la milice², ou quoi ?

1. La VAZ-2101, surnommée « Jigouli », voiture soviétique mythique fabriquée par Lada et fortement inspirée par la Fiat 124, l'URSS et l'Italie ayant collaboré au début des années 1960 pour doter l'Union soviétique d'une usine automobile moderne.

2. En Russie (et dans de nombreux pays anciennement soviétiques), la police municipale s'est appelée « milice » jusqu'en 2011.

– Non, une espèce d'unité militaire. Lui, les frères Mikaberidze, Djilbera Ramichvili, Sacha, Bouba : ils en font tous partie...

– Ils se prennent pour les forces de l'ordre, c'est ça ?

– Oui, ils sont tous tarés... et armés...

Et après une pause :

– Tu as faim ?

– Non. Tu sais s'il a de l'essence ?

– Oui, sûrement. Prends les clés du garage et descends voir.

Bon, ça, c'est réglé, mais j'ai besoin d'autre chose aussi.

– Il rentre quand, tu sais ?

– Je ne sais pas. Demain matin, probablement. Pourquoi ?

– Je dois m'en aller, et je me disais que...

– Tu vas où ?

– À Erevan, pour deux jours, avec des potes... J'ai juste besoin de partir de Tbilissi quelques jours.

Nana a pris un air pensif.

– Viens, mange quelque chose... Est-ce que tu l'emmènes avec toi ?

– Non.

– Alors pourquoi tu vas à Erevan ?

– Et ici, je fais quoi ?

– Je suis tellement contente que ce soit fini entre vous. Tengviz était fou de rage.

– Bon, laisse tomber, Nana...

– Tu as besoin d'argent, mais tu n'oses pas me le demander, c'est ça ?

– Ouais, c'est plus ou moins ça.

Nana est partie dans le hall d'entrée de l'appart.

– Il te faut combien ?

– Je ne sais pas, moi. Un peu, quoi.

– Mille ? Deux mille ?

– Mille, ça me suffira.

– Tiens, il y a environ mille quatre cents. Prends tout.

J'ai pris mille. J'ai embrassé Irakli, fait un clin d'œil à Nana, et je suis descendu au garage. Il y avait toute une rangée de bidons d'essence. Mon père, c'est un grand patron, un impérialiste, après tout.

J'ai entendu des pas derrière moi. C'était Nana.

– Je ne lui dirai pas que tu pars. Il se fâcherait.

– Compris.

– Et débranche ton téléphone. Fais comme s'il était cassé. Je lui dirai que tu as une nouvelle copine et que vous vous êtes enfermés chez toi, d'accord ?

– Entendu.

J'ai marqué une petite pause avant de continuer.

– Nana, imagine si Tenguiz se prend une balle. Qu'est-ce qu'on ferait ?

– Ne sois pas idiot...

– Il est trop vieux pour toutes ces conneries de révolutionnaire.

– Moi aussi, j'ai peur pour lui. Il n'arrête pas de répéter : « Si seulement on les avait attaqués il y a un an, on aurait déjà réglé toute cette histoire ! »

– Ha ! Il est génial ! Il croit toujours que la ville entière, c'est chez lui !

J'adore cette attitude.

*

Je suis rentré chez moi. Il faisait si noir que j'ai à peine réussi à monter les escaliers. J'en ai tellement marre de ces foutues pannes de courant. J'avais une bougie déco à l'époque, un truc japonais, décoré avec des branches tout autour. Ils appellent ça « ikebana » ou un truc du style. Je n'avais pas arrêté de l'allumer cet hiver, mais elle brûlait toujours. Les branches sont faites avec un truc bizarre, ça ne brûle pas et ça ne pue pas. Bref, j'ai allumé ma bougie et je me suis posé à côté. Je n'ai pas dormi dans mon lit depuis le début de cette guerre. Je dormais dans mon fauteuil, la bougie d'un côté et ma radio de l'autre. Ce

qu'ils disent à la radio, ça ne m'intéresse pas, mais mon père n'arrêtait pas de m'appeler chaque nuit.

– Alors ? T'as écouté ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ? Blabla, la liberté et tout ça... Rien d'autre ? Ils ont parlé de nous ? Bon, d'accord...

En fait, j'étais son attaché de presse perso, l'esclave-infos de Tengviz Mikatadze.

Je m'endormais toujours au son de la radio, et le matin la bougie brûlait toujours quand je me réveillais. Cette foutue bougie me rendait fou, sans parler des voix étouffées de ces foutus menteurs à la radio et de celle de mon foutu père « putschiste ».

J'ai failli foutre le feu à mes vêtements en m'endormant à côté de ma bougie l'autre soir. Mon plus gros problème me prenait la tête, et je ne savais pas quoi faire. Je ne sais pas si c'est Nana qui m'a rappelé tous ces trucs, mais toute ma haine s'est tournée vers ce connard de Gogliko. Quand je suis nerveux, quand je me prends la tête, je flanque toujours tout sur le dos de Gogliko. Parce qu'il est tellement con, c'est pour ça. Je ne me souviens pas qu'il ait fait un truc normal dans sa vie, jamais.

*

Ce que j'essaie de dire, c'est que par rapport à tout le reste des conneries, il y a des trucs dont je me rappelle si bien, dont le souvenir est si beau, que même maintenant j'ai des papillons dans le ventre quand j'y pense.

C'était en octobre. Je n'avais pas de voiture à cette époque-là, je n'avais rien. Moi, Gogliko, Douda et Vato Amiredjebi, on est partis faire un tour en ville. Là où on est allés, ce n'était pas vraiment un bordel, plutôt le squat de quelqu'un, quelque part à Varketili¹, je crois. La maison était dégueu mais il y avait quelques meufs. Douda a dit

1. Quartier de la banlieue de Tbilissi connu pour sa forêt d'immeubles soviétiques.

qu'elles étaient toutes trop bonnes, tout à fait son style, et qu'elles étaient toutes dispos, et que si on leur plaisait, alors elles nous réinviteraient à passer chez elles. Alors on a acheté de l'alcool, des gâteaux, des clopes, tout ce qu'il faut, et on y est allés. Elles étaient quatre, une chacun, et on s'est posés pour manger et boire un coup d'abord. Puis Vato en a emmené une dans la chambre à côté, et Douda en a pris une autre. Gogliko et moi, on est restés avec les deux autres. Puis Gogliko en a chopé une et a fait mine de l'emmener dans une autre pièce. La meuf s'est levée, lentement, elle avait l'air crevée. Je m'en souviens parfaitement, elle portait un t-shirt noir et elle avait plein de bagues aux doigts.

– On va prendre l'air...

Gogliko m'a annoncé ça en ricanant, avec ses dents toutes tordues.

Je ne sais pas ce qui m'a pris sur le coup. La meuf m'a fait tellement pitié, elle avait l'air tellement fatiguée, déprimée, et elle allait devoir se taper Gogliko ! Elle devait avoir à peine trois ans de plus que moi.

Je n'arrive jamais à me rappeler les noms des filles, et j'avais déjà oublié le sien aussi. C'était un nom bizarre, un truc pas géorgien. Je me suis levé et j'ai emmené Gogliko dans le hall d'entrée.

– Mais qu'est-ce que t'as, Gio ? Tu veux encore de la weed ou quoi ?

Il m'a demandé ça en ricanant, l'air tout heureux. Moi, je lui ai dit de laisser la meuf tranquille. Gogliko, c'est vraiment une ordure, faut être direct avec lui.

– Ah, alors elle te plaît, c'est ça ?

Il a toujours eu l'œil, ce con, et il sait toujours quoi dire pour te foutre la honte. Mais sur le moment, je trouvais tout ça ridicule.

Bref, il est reparti dans le salon et il a emmené l'autre meuf. Moi aussi, je suis retourné dans le salon. Elle était assise à la table, sa tête plongée dans ses mains, ses cheveux défaits cachant son visage. On ne voyait pas ses yeux. Elle se mordait la lèvre.

– Comment tu t’appelles ?

– Iana.

Elle s’est levée. Elle avait l’air d’être une fille gentille, je savais que ce n’était pas le genre de meuf qui va directement au lit.

La porte du salon s’est soudain ouverte, et ce con de Douda est entré, un drap autour de la taille.

– Désolé, les amis, mais il me faut une clope !

Je m’en rappelle comme si c’était hier. Il a ramassé un paquet de clopes tout défoncé et m’a fait un clin d’œil avant de refermer la porte derrière lui.

Iana est allée à la fenêtre. Il y avait quelques lumières en face, aux fenêtres des barres d’immeubles pourries de ce quartier éloigné. Je me suis approché d’elle et j’ai posé mes mains sur ses épaules, je l’ai serrée contre moi. Je n’avais encore jamais fait un truc pareil, jusque-là je n’avais jamais eu envie de faire ça. Je ne savais pas quoi dire. Quand tu vas voir les filles, tu sais déjà comment ça va se passer, ce que tu feras, ce qu’elle te dira, là où elle va te pincer, et puis toi tu lui réponds ça, et tout ça. Tandis que là... J’ai essayé de m’en souvenir plus tard, mais sur le coup je ne savais pas si je l’avais observée à la table ou pas, je me souviens seulement qu’elle n’avait pas beaucoup parlé, que c’était la plus silencieuse des quatre.

On ne réfléchit jamais vraiment quand on est chez les filles. Tu vas les voir, tu t’amuses un peu, tu bois un coup, tu manges, et si tu te sentais comme une merde en arrivant, alors maintenant tu te sens mieux. Tandis qu’elles, elles n’avaient peut-être pas envie de faire tout ça, elles n’ont peut-être pas envie qu’un vieux mec tout poilu comme Gogliko leur grimpe dessus, avec son haleine qui pue la vodka.

Alors on est restés là, à la fenêtre, comme un couple dans ces clips débiles. Et puis, tout d’un coup, elle s’est mise à trembler, et elle a commencé à sangloter très doucement. Elle s’est tapée une espèce de crise d’hystérie. Elle pleurait presque en silence. Elle a dû se dire

que Gogliko et moi, on s'était mis d'accord pour les échanger avec sa copine, comme on aurait échangé un briquet. C'est ça qui a dû la choquer. Elle s'est faite toute petite et elle s'est collée à moi, son visage caché dans ma poitrine.

Je ne savais pas quoi faire. J'ai décidé de l'emmenner chez moi. Je suis sorti de la maison avec elle. Elle n'arrêtait pas de se serrer contre moi. J'ai trouvé un taxi au bout d'un moment et on est partis.

Quand on est arrivés devant ma porte, elle a hésité un peu. Elle se tenait là, ses cheveux toujours en pagaille, ses yeux invisibles. Je l'ai emmenée dans ma chambre, mais je ne pensais pas du tout au sexe. Elle s'est affalée sur le lit et s'est remise à chialer. Personne ne m'avait encore autant fait pitié de toute ma vie. Je me suis assis et je l'ai regardée.

– Je t'amène un café.

J'avais enfin trouvé un truc à faire, et je suis sorti. Quand je suis revenu avec une tasse de café, elle était toujours sur le lit, mais elle avait arrêté de pleurer. Je me suis posé à côté d'elle, en face du miroir, le dos contre le mur. J'ai dû réfléchir à plein de trucs, mais je ne m'en souviens plus, et je me suis vite endormi.

Je me suis réveillé quand j'ai senti une main sur mon visage.

Elle était debout devant moi, l'air triste, mais un peu moins qu'avant, un minuscule sourire aux lèvres. Elle me caressait très doucement le visage.

Je me rappelle que j'ai lentement embrassé sa main. Je ne sais pas comment ni pourquoi j'ai fait ça, je l'ai fait sans réfléchir. Ça l'a surprise un peu. Et soudain elle a dit :

– Faut que j'y aille.

Je me suis levé et je l'ai embrassée, sur la bouche. Les mecs n'embrassent pas vraiment des meufs comme ça. Comme s'ils se sentaient plus propres qu'elles. Ils veulent juste les baiser, et ils méprisent leurs lèvres. Mais je n'ai